

La Révoltée

PAR
GEORGES MALDAGUE

Paul Yveling redoublait Mlle de Labatière, il pourrait lui offrir, comme il avait fait déjà, de lier leurs vies. Cette fois, pourquoi n'accepterait-elle pas ? Il avait Régine incapable d'aucune espèce de calcul. Et ses parents voyaient surtout dans son union avec Paul Yveling l'avenir de leur fille assurée, l'existence pour elle large et confortable, à cette raison, en dehors de l'amour de Régine pour son fiancé. M. et Mme de Labatière devaient regretter de toutes leurs forces ce qu'ils avaient, dans la suite, leur aveugle-

ment certes, maintenant qu'une médiocrité heureuse, à laquelle se attachent de ces satisfactions d'amour-propre que l'argent ne procure jamais, était préférable à une vie large où le cœur ne trouve point son compte. Oui, Jacques voyait s'éclaircir son horizon; il avait pleine confiance en l'avenir. Aussi, les hésitations de son oncle et de sa tante lui semblaient-elles exagérées. Il croyait sa cousine parfaitement en état de supporter le choc. Néanmoins, par déférence à leur égard, il consentit à patienter. Il promit de se laisser diriger par eux. Qu'attendait, en somme, M. et Mme de Labatière ? Le vieux marin le lui expliqua ainsi qu'à sa femme et à Georges Taverrier, un soir que Régine était restée chez elle, prise de migraine, que Paul, comme chaque jour à présent était parti, et qu'ils se trouvaient tous quatre dans le salon de Mme de Labatière. Il avait arrêté son plan, froidement. Ce plan était cruel. C'était le seul plan à suivre, il possédait une foi entière en ses résultats. Puisque, au moment du drame d'Asnières, la justice ne trouvait aucune preuve contre cette maîtresse d'Yveling, dent à peine deux ou trois fois, et très vaguement, les journaux avaient parlé, il est probable qu'elle n'en trouverait plus à présent. Eux-mêmes n'avaient que des présomp-

tions, et les présomptions n'ont guère de valeur aux yeux des magistrats. Après trois années, il serait plus difficile encore qu'au premier jour de découvrir d'une façon palpable la vérité. Le comte de la Roche, pressenti de nouveau, ne faisait que répéter ce qu'il disait au premier jour en affirmant à présent que Mme David était incapable d'aucun des faits qui, en apparence, pouvaient l'accuser. Certainement, il était prêt à la défendre. Son amant, sans doute aussi, soit parce qu'il la croyait innocente, soit parce que son amour pour l'enfant lui faisait oublier les fautes de la mère, se dresserait contre eux, les justiciers. Alors qu'ils étaient moralement sûrs de ne pas se tromper, ils n'obtiendraient rien, ni satisfaction, ni réparation. Ne connaissaient-ils pas le caractère de cette femme qui, au lendemain du drame, s'introduisit chez M. et Mme de Labatière, y venait pendant plus d'une année pour des leçons de musique, y était bien reçue en amie, ne craignait pas de serrer la main de celle qui avait été sa victime. N'avaient-ils pas pu juger de l'audace que celle déplorait, à l'heure des explications, par celle qu'elle montrait, la première émotion dissipée, le soir du bal chez les Chamuel. M. de Labatière avoua que c'était surtout cette considération qui l'engageait à attendre. Mais attendre quoi, encore une fois ?

La mort du petit être qui se débattait contre l'épée d'un mal inexorable. Sur le cadavre de son fils, Rosalie David osait-elle mentir ? Le vieux marin était tenu jour par jour, par la conscience qu'il payait pour cela, au courant de la situation. L'enfant ne passerait peut-être pas la journée du lendemain. En effet, M. de Labatière était au courant des événements. L'enfant de Rosalie David allait mourir. Paul Yveling se rendait trois fois par jour rue de Courcelles : le matin avant d'aller à son ministère, l'après-midi après son déjeuner, et il y retournait après son dîner. Régine ne lui avait pas demandé compte une fois de ces fréquentes absences, — pour y passer la soirée tout entière. Il avait, comme Rosalie, le petit condamné, et il assistait, sombre, à la lutte de cet innocent contre la mort. Lutte atroce, dont peuvent seuls parler ceux qui y ont assisté, tellement atroce que la mère, qui entend son enfant pleurer, implorer, hurler de douleur, et qui le voit se tordre dans les spasmes de ce supplice sans que sa voix puisse l'apaiser, sans que ses baisers atteignent les plaies noires, devant lequel elle s'était d'abord placée, suppliante, épouvantée, croyant le chasser. Rosalie l'appela, l'appela à grands cris, lui offrit ce petit corps, convulsé dans ses bras, demandait dans ses san-

gots que son enfant meure, pour ne plus voir son martyre. Ce soir-là, Paul venait d'arriver, et assis en face d'elle, près du lit aux rideaux blancs, il regardait, comme hébété, avec les yeux vagues de ceux dont le moral est atteint. Elle avait pris, enveloppé dans des couvertures, son petit sur ses genoux. Et, la tête inclinée, osant à peine respirer de crainte que sa respiration ne le dérangeât, elle le contemplait, dans une acalmie imprévue, tellement complète, qu'elle croyait presque en un mieux qu'elle savait impossible. Pauvre être ! pauvre chérubin ! Faut-il que la souffrance atteigne ces innocents à peine nés, et les torture et les tennaille, ces petits qui demandent pardon, — croyant peut-être qu'ils n'ont pas été sages — pardon, d'être nés pour mourir... Ce n'était plus le bel enfant, aux grands yeux noirs, doux et brillants, aux cheveux bouclés frémissant sur ses joues roses, au sourire intelligent. Les paupières mi-closées, cachant les prunelles ternes, le teint était blême. Sur le front bombé, plus de boucles brunes; la mère les avait coupées, une à une, croyant soulager cette tête qui souffrait, ayant un espoir, chaque fois que les cheveux criaient, dans la soie épaisse des mèches frisées. Oui, il semblait, ainsi, ne plus souffrir. Et, ce même fol espoir entrant dans le cœur de Rosalie, maigre, vieillie, les cheveux presque gris, — malgré ce qu'avait

dit le grand médecin, envoyé par Henri de la Roche, de venir à trois reprises, à moins que tuberculose. L'enfant resta dans son immobilité, un souffle court entre les lèvres, près d'une heure. Paul Yveling n'avait point bougé; Rosalie non plus. Tout à coup, les yeux du petit malade s'ouvrirent très grands. Ils redevenaient brillants, comme aux jours de santé, quand sa mère les voyait en face des siens. Ce fut encore sur elle qu'ils se fixèrent. Et les coins de la bouche mignonne, tout exsangue, se relevèrent comme dans un sourire. Et sa petite bouche murmura : — Maman... Remplie d'une ivresse folle, elle se baissa pour l'embrasser au front. Le front de l'enfant échappa au baiser de la mère. La tête, dégarinée de ses beaux cheveux, se pencha sur elle. Rosalie jeta un cri strident. A ce moment on sonnait à la porte de l'appartement. La bonne, affoquée, accourait, interrompant ses yeux. — Vite, dit sa maîtresse, ouvrez ! Je n'avais promis de revenir... C'est peut-être le docteur ! Trois hommes entrèrent dans la chambre. (A suivre.)

STRENS ! Timbre coquet, choue dans une boîte de poche ornée avec soin et le prénom, 0.60; avec un timbre et l'adresse, 0.75. Envoyez votre timbre ou mandat, Mme Paris, 8, rue des Piques, Nièvre (S.-O.). Prospectus demandé.

FIBRUS OZIL (chou à faire bréler) la boîte de 30 : 3 fr. **PYRETHRE OZIL** (pour la mouche) la boîte : 0 fr. 95. Les facilités pour débiter en gros. **MAISON OZIL** (à la vente) 60, rue de Valenciennes, Lille.

RHUMATISME **VICES DE SANG** Guérison par le Traitement des DOCTEURS STAES et LOBER. Bureaux: BRUXELLES, 10, rue de la Chapelle. PARIS, 10, rue de Valenciennes.

GUÉRISON CERTAINE & RADICALE des maladies de la peau, des éruptions, des boutons, des taches, des plaques, des ulcères, des fistules, des abcès, des tumeurs, des cancers, des sarcomes, des lymphomes, des leucémies, des myélomes, des névromes, des fibromes, des lipomes, des angiomes, des hémangiomes, des lymphangiomes, des kystes, des abcès, des fistules, des ulcères, des plaques, des taches, des boutons, des éruptions, des maladies de la peau. **MAISON OZIL**, 60, rue de Valenciennes, Lille.

OUTILLAGE TOURS MACHINES à découper. **SE. MÉFIER DES IMITATIONS** **BOUILLON CIBILS**

A VENDRE Très bonne **BICYCLETTE** marque the Star Cycle Co (Scharrett et Lile) La. Wolf (Londres, Eng.). **Prix : 250 Francs.** Prendre l'adresse au bureau du journal.

5 F. 50 REMONTOIR Nickel Pour Hommes et Jeunes Gens. **POUR DAMES 9 F. 50, ACIER POUR HOMMES 8 F. 50** Envoi de Catalogue gratuit franco sur demande. **UNION FRANÇAISE DES OUVRIERS HORLOGERS DE BESANCON** Direction : 2, rue Saint-Antoine, BESANCON

REPEUPEMENT DES CHASSES **Louis CONCEDIEU & Co** Propriétaire de la Grande Lapinerie de l'Eure **VIEIL-EVREUX (Eure)** **800.000 Hectares de Forêts et Parcs** Dans 10 DÉPARTEMENTS. Tous Gibiers sauvages. — Rien de la Sarthe.

CADEAUX AUX OUVRIERS A l'occasion de la 1^{re} Communion la photographie **HERMANT, Grand-Rue, 169**, fera une douzaine de beaux portraits bombés émaillés pour **5 Francs** Une épreuve est soumise aux clients. — L'atelier est chauffé.

POLICLINIQUE DE LILLE 16, rue de Pas. **CONSULTATIONS GRATUITES** **LILLE** Rue de Tournai, 32. **HOTEL VICTOR DEPLANCH** CHAMBRES CONFORTABLES. Café des Voyageurs. Recommandé aux Voyageurs de Cambrage.

GUÉRISON ASSURÉE DES AFFECTIONS SECRÈTES, RÉCENTES OU INVÉTÉRÉES par le traitement spécial du D^r O. DEUX. S'adresser à la **Pharmacie du Trichon** A ROUBAIX. Rhumes récents ou anciens, bronchites aiguës et chroniques, gripes, enrhumements, laryngites, catarrhes et de toutes affections des organes respiratoires : Soulagement immédiat suivi de guérison rapide par le pectoral sulfuro-balsamique DEUX, préparé par P. Rebergue, pharmacien. Exécution soignée et soulagement de toutes les ordonnances médicales. **ORTHOPÉDIE - CABINET SPÉCIAL**

BON GÉNIE 4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4, LILLE. **VENTE A CREDIT** Confections pour Hommes Femmes et Enfants. **VÊTEMENTS SUR MESURE** Chasseurs, Laines, Soieries, Toiles, Chapellerie, Rouennerie, Modes, Bonnetterie, Lingerie, Horlogerie, Bijouterie, Poèlerie, Articles de Ménage, Mobiliers en tous genres, Meubles de luxe. **PREMIÈRE COMMUNION** En venant : 5 fr. 50, 10 fr. 100, 15 fr. 150, 20 fr. 200. Les FONCTIONNAIRES, agents de Postes et Télégraphes, des Contributions, Instituteurs, Gardiens, Douaniers, Employés, des Chemins de fer, etc., sont dispensés du premier versement DES CONDITIONS SPÉCIALES LEUR SONT ACCORDÉES. Maisons de Vente : S'adresser : à ROUBAIX, rue du Collège, 168. à TOURCOING, rue de Gand, 24.

MAISON DU PEUPLE Rue de Béthune, 21. **Location de Bancs et Tables** **PRIX MODÉRÉS** S'adresser au Gérant.

INSTITUT MÉDICAL RATIONNEL PARIS — 19, Rue de Olichy, 19 — PARIS. Nombres attestations de GUÉRISONS RADICALES A LA DISPOSITION DU PUBLIC. **GUÉRISON RADICALE** du Diabète, de la Tuberculose, Anémie, Dyspepsie, Albuminurie, Bronchite, Maladies des Reins, du Foie, etc., etc. Par la série des **DUCASBLINE** (Extrait concentré des Plantes du Brésil). **CONSULTATIONS DE 9 A 3 HEURES, ET PAR CORRESPONDANCE 3 FRANCS** L'INSTITUT MÉDICAL RATIONNEL contre UN FRANC en Bon de poste, envoie une BROCHURE COMPLÈTE, permettant au malade de se soigner lui-même. **Prix d'un flacon de DUCASBLINE spécial à chaque maladie : 3.75 — Petite pharmacie de famille suffisant pour tous ces cas : 7.25** J. BOUILLOT et Co, Pharmacien de 1^{re} classe, 19, rue de Olichy, PARIS, et principales pharmacies.

La Révoltée PAR GEORGES MALDAGUE. **Belle les reconq ; mais leur vue la laisse indifférente.** **Ces trois hommes étaient : le commandant de Labatière, son neveu et le capitaine Georges Taverrier.** **Paul Yveling les regarda.** **A peine un air de surprise passa-t-il sur son visage.** **Il était, comme Rosalie, étranger à ce qui n'était point leur enfant.** **Or, celle-ci venait de se dresser, serrant dans son bras dans ses bras.** **Elle arrivait près de la cheminée, où brûlait une lampe dont l'abat-jour, — très simple, — éclairait avec sa lumière douce,**

que son éclat ne faisait pas les yeux du petit malade. D'une main elle remonta cet abat-jour, et la lumière crue tomba sur la petite tête qui roulait toujours, très blême, avec la bouche ouverte et les yeux vitreux. — Mon enfant est mort ! Cette exclamation remplit la pièce, si déchirante, que ces hommes qui se croyaient forts, cuirassés contre le spectacle devant lequel ils allaient se trouver, se sentirent remués jusqu'au plus profond d'eux-mêmes. Debout au même endroit, contre la cheminée, après ce grand cri, auquel avait répondu une exclamation sourde de Paul Yveling, qui resté à sa place, venait de crispé ses mains sur son visage, elle contemplait maintenant, sans un mot, sans une larme, ce corps que son êtreinte ne réchauffait pas. Puis, elle le souleva, en même temps qu'elle penchait son visage sur le visage livide pour coller sa bouche sur la bouche tant de fois baisée, et dans un suprême embrassement, essaya de lui rendre le souffle qui n'y passait plus. Inutile tentative, la vie était bien partie. Elle regarda encore son Paul fixement, comme pour bien se convaincre que tout était fini, qu'elle se heurtait à l'irréparable.

Et elle dit d'une voix brève avec un regard à chacun de ces hommes silencieux, le front découvert devant e. — Vous voyez... il est mort. Coup sur coup, par trois fois, Rosalie baissa de nouveau la mignonne bouche froide. Ensuite elle posa sur son lit le petit cadavre, entra dans la pièce voisine qui était le salon. Il y avait sur le piano deux bouquets de roses, que lui avait envoyés le matin même un élève qui savait qu'elle aimait les fleurs. Elle les retira des vases, coupa les roses au défaut de leurs tiges, et vint les semer sur le berceau. Paul Yveling la regardait faire, comme cloué au siège où il avait pris place dès son entrée. Les autres aussi regardaient. Il régnait dans la chambre un grand silence que troublaient seuls les sanglots de la bonne agenouillée dans un coin. Quand toutes les roses furent tombées, odorantes et légères autour de l'enfant mort, Rosalie David se retourna vers ceux qui avaient osé en ce terrible moment franchir le seuil de sa demeure. — Je suis, messieurs, fit-elle, avant que Paul ou l'autre ouvrit la bouche, bouquoi

vous êtes ici... Je vous saluez une interrogation pénible pour vous et pour moi... Si mon fils eût vécu, j'aurais luté, j'aurais menti... Mon fils est mort, rien pour moi n'existe à présent... son âme appelle la mienne, l'entraîne là où on ne pense plus... Je veux seulement vous dire que j'ai beaucoup souffert... je ne m'exécuse pas... mais si vous savez par quelles tortures morales j'ai passé, peut-être vous, le père... vous-même, M. Jacques de Labatière, vous me plaindriez... Vous voulez un aveu, vous voulez un acte de réhabilitation, vous voulez une preuve, je vais vous la donner. Elle passa encore dans le salon, où la bonne avait laissé la bougie allumée, pour aller ouvrir. Par la porte, restée grande ouverte, ils virent s'asseoir, devant la table du milieu, où se trouvaient un buvard et un encrier. Elle prit une feuille de papier et se mit à écrire. Au bout de quelques minutes, Rosalie David revint vers eux, tenant à l'ancien capitaine de frégate la feuille sur laquelle, en datant et paraphant d'une écriture ferme, elle avait tracé ces lignes : « Je tiens, avant de mourir, à déclarer que sous aucune pression, mais par ma seule volonté, à faire une déclaration, de que

je joins conforme à la vérité, et dont je demande la divulgation. « C'est moi, la maîtresse de Paul Yveling, qui me suis introduite dans le chalet d'Asnières, et qui ai frappé au moment où elle venait de se mettre au lit, « Régine de Labatière, d'un coup de cou-teau. « C'est moi qui ai écrit au juge d'instruction la lettre par laquelle son cousin « Jacques de Labatière, s'accusait d'une « infamie qu'il n'avait pas commise. « Une seule personne eût pu me trahir : « l'oncle de Paul Yveling, qui m'avait vue « sortir du chalet, aussitôt le meurtre accompli ; la paralysie lui a cloué la bouche. « J'avoue mon crime, j'avoue ma lâcheté. « J'ai désormais la conscience tranquille, je pars content. « Qu'on me mette, moi et mon enfant, « dans le même cercueil. » Le commandant de Labatière avait lu cela à voix haute, lentement, en scandant les mots, tout en regardant son gendre, qui s'était levé et qui reculait pas à pas, jusqu'à la muraille, les pupilles dilatées, la bouche grande ouverte, sans qu'il en sortît aucun son. C'était aussi Paul Yveling, sous Jacques Taverrier regardait.

Soudain, celui-ci, en jetant une exclamation rauque, se précipita vers la porte toujours ouverte du salon. Les trois hommes se retournèrent, et poussèrent simultanément un cri. Pendant qu'ils regardaient l'amant, ils perdaient de vue la maîtresse. Ses pieds effleurant à peine le parquet, en trois enjambées Rosalie avait atteint la fenêtre, à l'extrémité de la pièce. A cet instant, où elle considérait la mort comme son seul refuge, la malheureuse ne voyait qu'un moyen d'en finir ; celui qu'elle avait employé rue Boissy-d'Anglas, quand l'oncle Yveling venait lui apprendre le mariage de Paul. La sensation horrible du vide, l'effroi de cette chute d'un quatrième étage sur pavé ne lui revenaient pas en mémoire. Elle s'était manquée la première fois, elle ne se manquera pas la seconde. Elle allait rejoindre son petit. Lorsque M. de Labatière, son neveu et capitaine Taverrier se retournèrent au de Paul, elle enjambait la barre d'appuy-